

L'IVROGNERIE ENFANTINE DANS LE ROMAN BURLESQUE

Dans quelle mesure le roman du XVII^e siècle peut-il être une source pour l'histoire alimentaire? Cette question peut recevoir des réponses différentes selon les genres romanesques que l'on aborde. Le roman sentimental risque de réserver une place modeste aux objets de la consommation, tout en donnant aux bienséances et aux rituels de la convivialité une grande importance. Il n'en va pas de même pour la littérature burlesque qui utilise les aliments et en particulier les boissons, non seulement comme éléments du décor mais comme des stimulants fonctionnels du récit. Nous avons choisi quatre romans parmi les plus connus, *Le Roman comique* (et la *Suite d'Offray*), *Le Page disgracié*, *l'Histoire comique de Francion*, les *Aventures burlesques de d'Assoucy* qui forment un corpus assez hétérogène d'un point de vue narratif, mais qui offrent un témoignage de la variété des comestibles, des modes de boire, des comportements nutritifs. Un aliment en particulier y a une place importante: le vin. Comme il est, au XVII^e siècle, l'aliment générateur des champs lexicaux les plus riches, dans toutes les disciplines et dans tous les genres, de l'agronomie à la poésie bachique, il peut être intéressant de le choisir pour mesurer les réponses que le roman burlesque fournit à une étude de la civilisation de la table.

Un relevé lexical des mots du vin dans les œuvres citées, nous fournit 191 items et locutions¹, dont il est aisé d'en décrire

1. Le relevé dont on ne peut pas donner ici le détail, sera publié prochainement.

la distribution. Les modes de boire et l'ivresse offrent plus d'un tiers (71 items) du vocabulaire œnologique. On y retrouve tous les gestes rituels, *décoiffer* les bouteilles et *rincer* les verres, les comportements de la consommation, de la *sobriété* à la *portée de vin* des buveurs, des premières sollicitations à *gouster*, *pinter*, *porter une razade*, jusqu'aux effets de l'*intempérance*. Dix adjectifs désignent l'ivrogne: *adonné au vin*, *altéré*, *biberon*, *bouchon de cabaret*, *demi-ivre*, *fanfaron de taverne*, *franc ivrogne*, *mort-yvre*, *saoul*, *yvrogne*. Si l'on considère que les récipients et les mesures comptent 28 mots, les métiers du vin, concernant le service et la distribution, 12, et les enseignes de cabarets 5, on voit clairement que la consommation dans les lieux publics a un rôle fondamental pour le roman burlesque. D'autre part l'apport lexical proprement littéraire reste assez modeste: douze termes s'inspirent de la mythologie, faisant tous référence à Bacchus. Que buvait-on? La réponse n'est pas aisée. La typologie des vins est exprimée d'une façon inégale: des 13 vins cités, 11 le sont par Dassoucy, avec une distribution des lieux de production allant de la Bourgogne au Languedoc, de la Provence à l'Italie. Dassoucy goûte les vins de production locale («Je repassay en Arles non sans y boire de ce vin de Cros qu'on appelle vin de pierre à fusil»)², et se révèle voyageur et œnologue curieux. Les produits typiques lui servent à baliser les cartes géographiques: le pain de Gonesse lui rappelle Paris, en Bourgogne il boit du vin de Beaune, les femmes de Marseille sentent

nement dans le «Confronto Letterario». Il a été fait sur les textes mentionnés (y comprise la *Suite d'Offray*) en répartissant les termes dans les catégories suivantes: modes de boire, boissons autres que le vins, diététique, épithètes, récipients et mesures, ivresse, débits, enseignes, locutions, métiers, mythologie, noms de cépages et types de vins, termes généraux, typologie sensorielle. L'ouvrage de Francis Bar (*Le Genre Burlesque en France au XVIIe siècle. Etude de Style*, Paris, D'Artrey, 1960) n'enregistre que quelques termes, choisis parmi les plus insolites du champ œnologique.

2. *Aventures burlesques de d'Assoucy*, Paris, Delahayes, 1858, p. 167.

«la merluche et la saline»³. A l'instar de son ancien ami Chapel-le, il fait un tour gastronomique de la France méridionale où les vignobles ne sont pas négligés. La suite de son voyage en Italie lui permet, chose rare pour un Français du XVII^e siècle, de mentionner les vignes du Piémont et celles de la Toscane, avec le Mont Pulsane (Montepulciano)⁴.

Le *Roman comique* n'offre en revanche aucun nom de cru: son action se déroulant dans des provinces non viticoles (Le Mans, Alençon, La Flèche) il fait état de la disponibilité et du prix modeste plus que de la qualité des vins. La *Suite d'Offray*, dont l'apport lexical original est limité⁵, va dans le même sens, avec ses petits vins tirés sur place et avalés en grande quantité. En revanche le Maine, où l'élevage de volailles était très important, est célébré sur la table d'un cabaret par un superbe chapon, et dans la maisonnette de Ragotin, par une véritable orgie de viandes (en bonne partie volées par des bohémiens dans les poulaillers). «La graisse des chapons du Pais» est d'ailleurs contagieuse: elle arrondit le ventre des habitants, notamment d'une «hostesse». Chez les Manceaux, nul souci de qualité ni de valeur marchande, aucune sensibilité au prestige des breuvages. C'est une façon de bien les démarquer des Parisiens. Dans un autre contexte, chez l'aristocratie méridionale et piémontaise décrite dans les *Mémoires* de Dassoucy, on découvre non seulement des crus fameux mais du «rossoli» et de l'hypocras (ce

3. *Ibidem*, p. 170. Sur Dassoucy et Pierrotin, avec quelques renseignements inédits sur ce dernier, il faut lire *Le «Aventures» di Dassoucy fra romanzo e autobiografia*, «Saggi e ricerche di letteratura francese», XXI, Roma, Bulzoni, 1982. Le voyage du poète dans les provinces du Midi a été commenté pas Y. Giraud dans *L'image du Méridional dans les Aventures de Dassoucy*, «Marseille», n. 101, 1975, p. 183.

4. *Ibidem*, p. 458.

5. Crieur d'eau de vie, porter (le vin) à la santé, yvrogner. *Suite du Roman comique, dite suite d'Offray*, *Romanciers du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1958, pp. 804, 805, 833.

dernier mentionné également par Sorel), liqueurs sucrées et épicées à base de vin dont on faisait une consommation urbaine importante. L'hypocras (fait avec du vin, infusé avec du sucre, de la cannelle, du gingembre, et d'autres épices) était parmi ces breuvages, le plus apprécié par les dames et par les hommes de lettres.

Les descripteurs sensoriels sont pauvres en épithètes précisant la qualité. Un seul vin – empoisonné comme on le verra plus loin – est présenté dans notre corpus avec quatre adjectifs qualificatifs: «doux et piquant, très-agréable et nourrissant»⁶. «Eau rougie» «vin brouillé, gasté, râpé», «piquette», cinq sur quatorze épithètes expriment des défauts, conformément aux lieux de débit, le cabaret ou la taverne, où les boissons sont souvent frelatées. Pour amuser les lecteurs, peu importe ce qu'on boit, l'important c'est de boire et de faire boire beaucoup.

Le vin a été abordé par les historiens à partir de la production et des prix de revient: les habitudes des consommateurs étant plus difficiles à cerner, elles restent dans l'ombre dans les ouvrages classiques de Dion et de Lachiver⁷. Or les textes littéraires traitent justement de la consommation sous toutes ses formes, avec une attention particulière aux abus et aux dérèglements provoqués par les spiritueux. La poésie et la littérature bachique ont un statut privilégié dans la culture française du XVIe au XVIIe siècles⁸. L'ivresse spirituelle et vineuse hante la création et, par un renversement de valeurs qui est propre au burlesque, inspire les personnages et nourrit leurs discours. Les

6. *Ibidem*, p. 334.

7. Roger Dion décrit par ailleurs l'élimination du vignoble de Basse Normandie et du Maine (*Histoire de la vigne et du vin en France*, Paris, Flammarion, 1977, p. 422). Quant aux vins consommés au Mans, il venaient principalement de l'Anjou (M. Lachiver, *Vins, vignes et vigneron*, Paris, Fayard, 1988, p. 131).

8. N. Mahé, *Le mythe de Bacchus dans la poésie lyrique de 1549 à 1600*, Berne, Peter Lang, 1988, pp. 178 et s. («Les images négatives du dieu»).

abstinents⁹, les buveurs et les ivrognes sont là pour faire fuser les rires, arracher des larmes, provoquer le dégoût. Les quatre romans choisis, nous en fourniront de nombreux exemples.

La typologie du consommateur y est pourtant profondément différente. Dans le *Roman comique*, les buveurs appartiennent à une condition sociale modeste. Il y est difficile d'échapper aux rites bachiques, si l'on n'a pas une figure avenante et une naissance distinguée. Les tableaux des saouleries se multiplient avec pour décors les débits de boissons et les auberges. La journée s'achève souvent par un sommeil éthylique: «Comme toute l'hôtellerie s'étoit enivrée cette nuit-là, jusqu'à l'hostesse et aux servantes ... »¹⁰. Les styles nutritifs pourtant ne se mélangent pas et les coteries se forment; les buveurs et les ivrognes tissent entre eux des liens et forment des groupes solidaires. La Rappinière, La Rancune et Ragotin, un acteur et deux habitants du Mans dont le nom commence avec les mêmes lettres, se défient à tout propos et se saoulent à l'unisson. Les témoignages de leur ébriété, aux traits souvent compétitifs, se répètent tout le long du roman et le farcissent de nombreux accidents. Les deux petits bourgeois, un fonctionnaire et un avocat, allument à coups de verres puis noient dans le vin leurs rêves de grandeur, leurs passions ridicules; habitant une région peu viticole et faisant une grande consommation de brocs, de carafons, de chopines, ils souffrent d'une soif insatiable sans discernement et sans goût. Le plus altéré d'entre eux est le nain Ragotin, *ragot* étant

9. Nous renvoyons au *Glossaire d'alcoologie* (Paris, La documentation française, 1985) pour les termes: abstinence (consommation nulle de boisson contenant de l'éthanol), abstinent, alcoolique (sujet qui boit avec excès et habituellement des boissons contenant de l'éthanol), assuétude (alcoolodépendance), ivresse (état d'intoxication alcoolique aiguë), sobriété (consommation d'éthanol mesurée), tempérance (modération dans la consommation des boissons contenant de l'éthanol)

10. Scarron, *Le roman comique, Romanciers du XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1958, p. 723.

d'après Leroux «le petit homme qui est gros, mal fait, court et membru»¹¹. Il cumule les handicaps: non seulement c'est un provincial qui appartient au petit monde judiciaire mais il est de complexion débile, vaguement monstrueuse. C'est lui le grand buveur du *Roman comique*. Est-ce un double de l'artiste, de Scarron? Nullement. Dans ses poésies de circonstance, dans ses chansons à boire et à manger, celui-ci fait état de sa gourmandise plus que de son intérêt pour le vin. Comme s'il voulait se démarquer des poètes de cabaret, il multiplie les allusions discrètes à sa sobriété¹².

Même si les récits de Tristan L'Hermite, de Dassoucy, et dans une certaine mesure de Sorel, sont autobiographiques, nous n'aborderons pas l'examen de leur habitus alimentaire pour nous attacher exclusivement aux signes littéraires et à leurs référents nutritifs. La fiction romanesque fournit la langue et les thèmes que nous traiterons comme des documents: tout questionnement sur les auteurs, impliquant une description exhaustive de leurs régimes, sera négligé. Ce qui nous intéresse en premier lieu c'est le personnage de l'ivrogne et son rôle dans la fiction burlesque. À côté des paysans, des valets, des soudards, des piliers de taverne, on découvre de faux-ivrognes, comme le valet de Verville, dans le *Roman comique*, des simulateurs, comme le tricheur polonais de Tristan, et d'autres créatures étranges que la boisson réchauffe, anime, inspire. Nous verrons en particu-

11. Ph-J. Leroux, *Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque*, Amsterdam, Chastelain, 1750.

12. Invitant chez lui le peintre Mignard, Scarron l'avertit: «Tu boiras parfois chez nous/ La liqueur qui vient des Trappes» c'est-à-dire de l'eau (*Poésies diverses*, Paris, Didier 1961, II, deuxième partie, p. 330). Sur son manque de compétence œnologique: «A-t'on vidé mille tonneaux/ On n'a beu que la même chose/ Au lieu qu'en un repas on peut doubler la doze/ de mille différents morceaux» (*ibidem*, II, p. 130). En professant son amour pour le vin, dans les chansons à boire, il ne va pas au delà d'un respect des règles du genre. Scarron, en revanche, fait état de sa gourmandise: «J'aime mieux, comme un pour-ceau, me remplir jusqu'à la gorge De friands morceaux» (*ibidem*, I, p. 323).

lier, des enfants aux prises avec des adultes ivres et d'autres s'adonnant eux-mêmes au vin. C'est de tels personnages, à côté des nains et des monstres, que suscite le vin comique.

Comme chez Scarron, on voit dans *Le page disgracié* que la naissance aristocratique peut imposer (ou interdire) certains comportements alimentaires. De «bonne Maison», Tristan, livré à lui-même, commence son apprentissage de la vie à treize ans. A son arrivée en Angleterre, il est hébergé par un marchand dont le commissionnaire boit, le soir, jusqu'à perdre conscience. Sa femme, de vingt-deux ou vingt-trois ans, assez belle, lui tient compagnie, en se soûlant à son tour, et, quand il est endormi, cherche à séduire le jeune garçon. De condition bourgeoise, leur ivrognerie est, en quelque sorte, à prendre comme un attribut du climat, de la nationalité (Anglais et Allemands sont réputés grands buveurs) et de la classe marchande (ils boivent du vin et non de la bière). Réflexe de son origine et de sa qualité, la sobriété du page pubère accuse d'autant plus violemment l'alcoolisme du couple¹³. C'est surtout la femme, la jeune «ivrognesse» qui suscite son dégoût. «Le boire féminin est situé au cœur d'un double interdit: il se trouve être à la fois peu «féminin» et aussi trop métaphoriquement sexuel»¹⁴. Il en va de même pour l'enfant qui, dans la boisson, risque de perdre son «innocence» et de devenir «monstrueux». Tristan touche à un aspect extrêmement délicat de la consommation du vin dans l'ancien régime: la part réservée aux mineurs. Les sources sont multiples: Tristan, Sorel et Dassoucy affrontent ce même problème, de points de vue absolument différents, ce qui nous permet de l'examiner dans sa complexité.

Le page est abstinent, d'après ses propres déclarations («le peu d'envie que j'avois de boire», «le peu d'amour pour cette

13. Tristan L'Hermite, *Le page disgracié*, Paris, Plon, 1898, pp. 114-117.

14. V. Nahoum-Grappe, *La culture de l'ivresse*, Paris, Quai Voltaire, 1991, p. 131.

liqueur»¹⁵. Toute dérogation à la règle qu'il s'impose, aura des conséquences funestes. Lorsqu'il boit «de l'excellente bière» conseillée et offerte par sa maîtresse, il ressent immédiatement les effets d'un empoisonnement (dû, en réalité, à une «omelette sucrée»). La boisson alcoolique est un philtre mortel, contre lequel son seul recours est une potion due à la «médecine universelle» d'un mage-philosophe¹⁶. Personnage isolé dans le grand théâtre de l'ivrognerie, Tristan est un observateur scrupuleux. Il en épingle les effets, lors de son passage chez les marchands londoniens: perte du contrôle, de la pudeur, de l'honneur, de l'hygiène. L'horreur qu'il éprouve pour le vin est d'autant plus forte qu'il lui est difficile de se soustraire à sa consommation sociale. A partir de treize ans, Tristan sait qu'il faut commander un «demi-septier» et offrir une «chopine» pour lier conversation, obtenir des renseignements, donner preuve de sociabilité. N'a-t-il pas accepté de boire de la bière pour être agréable à sa maîtresse? A plusieurs reprises, il boit ou plutôt il offre à boire et partage la boisson, entre autres avec son premier compagnon occasionnel, ce philosophe qui se révélera décisif pour sa destinée. Boire ou feindre de boire: le vin fait partie de la comédie sociale, il favorise les amours et les trahisons, d'autant plus cruelles qu'elles sont involontaires (comme dans l'«Autre histoire écossaise»¹⁷ et permet de déployer un arsenal de ruses. Le seigneur polonais qui avale verre après verre et trompe l'auditoire par le tremblement de ses mains pour mieux dépouiller au jeu ses victimes, en est le parfait exemple. Déliant la langue et la bourse, le vin facilite la promiscuité et égalise les conditions, tisse des liens tour à tour dangereux et providentiels. L'enfant sobre, au cours de son voyage, en fait l'expérience: son éducation sentimentale et sociale sera accomplie seulement lorsqu'il aura appris la maî-

15. Tristan L'Hermite, *Le page disgracié*, cit, p. 115.

16. *Ibidem*, p. 197.

17 «L'Escossois troublé du vin qu'il avoit beu, ou de l'objet de cette beauté présente, ne se souvint plus de sa première maistresse ...» *ibidem*, p. 250.

trise des boissons alcoolisées. A la fin de son récit, le page est initié par un Cavalier au vin fort: «Nous contractâmes grande amitié ensemble, et ce fut le premier homme qui me fit boire le vin un peu fort, car jusques-là je n'avois beu que de la tisane, de la bière, ou de l'eau rougie»¹⁸. La progression est évidente: de neuf à dix-huit ans, Tristan résiste aux sollicitations, est la dupe des ivrognes et des fourbes dont il se protège par l'abstinence, jusqu'au moment où l'acceptation d'un vin pur versé par une main amie, lui permet d'accéder à un style de vie adulte. Quelles règles de consommation doit suivre un enfant livré à lui-même? *Le page disgracié* fournit la réponse.

De même que chez Scarron le monde des buveurs est perturbé non par les abstinents mais par un minuscule avocat ivrogne, Ragotin, le nain réapparaît chez Tristan à travers le personnage d'un Gentilhomme provincial, «petit homme bossu devant et derrière». Sans nom, il porte le sobriquet de «petit Esope». Sa soif («il faisait honte aux Allemands en la vertu de bien boire») ¹⁹ s'accompagne des vices les plus contradictoires, l'avarice et la prodigalité, le goût du luxe et un sentiment de frustration devant les richesses d'autrui. Il n'est pas le seul de cette engeance. Le «Seigneur Anselme», autre créature répugnante – «c'estoit plutost un monstre qu'un nain» – présente les mêmes défauts, accentués par sa perfidie italienne²⁰. Lui aussi «ne hait pas» le vin²¹. Le troisième rejeton de cette lignée s'appelle «Maistre Robert»: c'est un singe qui «n'avoit pas plus de douze ou quatorze ans» (du même âge donc que Tristan) et qui «estoit fort grand yvrongne»²². Il vole de l'argent «pour avoir de quoy

18. *Ibidem*, p. 377.

19. *Ibidem*, p. 273.

20. *Ibidem*, p. 307.

21. «trois doigts de genetin que nous sçavons qu'il ne haissoit pas», *ibidem*, p. 310. Le Genetin est «une sorte de vin blanc qui vient d'Orléans» (P. Richelet, *Dictionnaire françois*, Genève, Herman, 1680).

22. *Ibidem*, pp. 371 et 373. Dans les dictons, entre le singe, le vin et l'en-

boire» et finit empoisonné par une de ses victimes. Tous ces buveurs de petite taille qui remplissent très bien leur rôle comique, sont des doublures de l'enfant, ou plutôt en sont la copie mauvaise, vicieuse. Ils prouvent que la débauche fait obstacle à la croissance. Face au page sobre, ces modèles pervers représentent autant de phantasmes, autant de dévoiements de l'éducation enfantine. Livré à ses penchants, l'enfant peut devenir majeur sans grandir, miné par ses vices, ou, pis encore, tué comme une bête.

Si les historiens ont du mal à fixer l'âge de la consommation régulière de vin, et surtout la quantité et le taux alcoolique des boissons assumées, pédagogues et médecins n'ont pas épargné leurs mises en garde, dès le XVI^e siècle. Le vin apparaît à la fois comme un breuvage innocent et comme un poison qu'on doit diluer pour en atténuer les effets toxicologiques. Le rapport âge-boisson est examiné avec rigueur par les médecins, dans le but d'établir des règles diététiques. Par enfance, au XVII^e siècle, on entend la période qui va de la naissance à quatorze ans, tandis que de quatorze à dix-huit ans, on préfère parler d'adolescence ou de puberté²³. La consommation du vin est déconseillée avant la puberté, parce que le tempérament chaud interdit d'avaler des boissons chaudes («bailler du vin ... aux enfans.. est mettre du feu sur du feu»)²⁴, tandis qu'à partir de quatorze ans on «leur permet de boire un peu». En hiver plutôt qu'en été, aux garçons plutôt qu'aux filles (dont «le cerveau est plus foible»). Les doctrines médicales, fortes de principes for-

fant se tressent d'étranges liens. On appelle «vin de singe» celui «qui fait sauter et rire»; cette expression revient chez Sorel (*op. cit.*, p. 259). «Faire comme les singes» signifie non seulement «imiter tout ce que l'on voit» mais aussi «gaster les enfans à force de les caresser» (A. Oudin, *Curiositez françoises*, Paris, Sommaville, 1650).

23. *Les œuvres de N. Abraham de la Framboisière*, Lyon, Huguetan, 1644, p. 120.

24. *Ibidem*, p. 120.

mulés par Galien et Avicenne, sont prohibitionnistes. Une thèse médicale au titre suggestif, résume le problème de façon lapidaire: *aqua pueris, vinum adultis*²⁵.

Face à ces prescriptions largement partagées, les pédagogues ont à affronter des comportements subversifs. Forts de l'autorité de Platon qui «a osté le vin aux escoliers & autres jeunes gens», ils ne manquent pas de solides autorités pour en condamner la nature préjudiciable au «jugement» et à la «mémoire». Tous les traités de «civilité puérile», destinés à être ânonnés par les élèves de moins de quatorze ans, attirent l'attention sur le détestable penchant à la boisson, sur les conséquences de tout excès: «Enfant, se tu es ung yvrongne / Par trop boire, il est deshonneste»²⁶. «N'appete point trop de vin», «Ne boy point que tu ne mettes force eau dans ton vin», «Si tu bois plus de trois fois, je te tiendray pour yvre» répète le *Libellus de moribus in mensa servandis*²⁷. Ces interdits font penser, plus qu'à un vice occasionnel et individuel, à une attirance collective. Le bon élève de Murmellius répond à son camarade: «Nolo tecum certare poculis», je ne veux relever ton défi à boire. La «palma bibendi», la «gloria bibendi», qui font penser à des jeux de compétition de nature alimentaire, sont interdites dans la *Pappa puerorum*²⁸. A commencer par les abécédaires, tous les livres destinés à l'enseignement le répètent inlassablement. «Ny gourmand ny yvrogne» c'est la devise de *Roti-cochon*, manuel pour l'apprentissage de la lecture qui, à la fin du XVIIe siècle, accorde une large part aux aspects nutritifs, à la civilisation de la table²⁹. Une étude des proverbes

25. J. Henault et H. de Launay, *Ergo Vinum adultis, Aqua pueris*, Parisiis, 1623.

26. *Les contenance de la table, Recueil de poésies françoises*, Paris, Jeannet, 1855, I, p. 189.

27. *Libellus de moribus in mensa servandis Ioanne Sulpitio Verulano auctore*, Parisiis, Ex officina Grabrieli Buon, 1570, p. 16-17, 34.

28. J. Murmellius, *Pappa puerorum*, Munster 1894 (1a ed. 1513), p. 14.

29. «Friand point ne seras/ Ny Gourmand, ny Yvrogne» récite cette «mé-

ne ferait que confirmer toutes ces mises en garde: *Soleil qui luisarne au matin, femme qui parle Latin & enfant nourry de vin ne viennent point à bon fin*³⁰. Si le savoir médical et la doctrine pédagogique y reviennent si souvent, c'est qu'ils ont du mal à maîtriser de jeunes consommateurs passant, en cachette, de l'«eau rougie» au vin pur, par défi ou par goût.

Le point faible de ces prescriptions réside dans le fait que l'on évite d'administrer de l'eau pure aux enfants et que le vin «trempé», «baptisé», arrose le repas. Louis XIII à neuf ans, le reçoit à midi des mains de son médecin Héroard qui lui fait goûter d'un peu d'hypocras; le soir, il prend une «tisane». D'une année à l'autre, l'éducation œnologique du Dauphin, permet de mesurer combien la consommation de vin prend le pas sur celle de la «tisane», et marque le passage du nourrisson à l'enfant et de celui-ci à l'adolescent. La première cuillerée de vin trempé lui est administrée, à un an, par son père qui répète l'expérience lorsque l'occasion se présente. A sept ans, on mêle pour la première fois de l'hypocras à «son breuvage d'oseille». Il goûte, il aime, en disant «Vela qui è dou». Du vin blanc au rouge, toutes les étapes seront franchies avant la majorité³¹.

Quand la nutrition n'est ni riche ni soignée, l'attrance du vin se révèle encore plus forte. Dans les régimes hypocaloriques, par les températures froides qui règnent dans les collèges, n'importe quel apport alcoolique est bienvenu. De là à considérer le vin un objet de gourmandise, le pas est vite franchi. Dans le roman de Sorel, Francion se livre au vol alimentaire, et parmi ces

thode de lecture» qui s'achève sur un apologue mettant en garde sur les conséquences de la «débauche»: «Trois débauchés devindrent Ladres & Villains, de faire des excez, de tant boire & manger qu'il en ont crevez», *Roti-cobon*, Dijon, Michard, s.d. (reprint Michaut, 1984), p. 35.

30. R. Cotgrave, *A dictionarie of the french and english tongues*, London, 1611 (reprint Olms).

31. *Journal de Jean Heroard, Médecin de Louis XIII*, Paris, Fayard, 1989, t. I, p. 425 (décembre 1602), p. 1358 (janvier 1608).

larcins, à l'âge de treize ans, il faut compter celui d'une bouteille d'hypocras qu'il subtilise au maître d'études, Hortensius³². Entre le muscat et l'hypocras, le premier un vin naturel et doux, le second un breuvage fort et épicé, le choix tombe sur ce dernier, à la teneur en alcool et en sucres plus élevée. Le vol est accompli en quelques instants et l'enfant s'attaque immédiatement à la bouteille, buvant au goulot: «je l'allay descoiffer en mon estude, où j'avallay de bonnes gorgées». Après avoir demandé et obtenu la permission de sortir: «ayant pris ma bouteille sous le manteau, je fus la vuider chez un escolier de ville de mes amis». Les modes de consommations trahissent une forte compulsion, une accoutumance aux taux alcooliques élevés et des manières de boire d'un adulte.

Francion qui n'hésite pas à parler d'un penchant génésique, d'une dépravation naturelle (il serait né au cours d'une beuverie, pendant la fête des Roi)³³ est un bon exemple des débordements que tous les manuels censuraient. Il en fournit également la raison: une nourriture pauvre en sucres, des enfants sous-alimentés, des maîtres ivrognes et gourmands. Aux surveillants et aux pédants, surtout aux moins jeunes, le vin était vivement conseillé par les médecins, comme moyen pour conjurer la frigidité et la mort, et pour rendre plus agréable la vie: c'était aux yeux d'un enfant un argument très convaincant. Maîtres et élèves bafouent tous les bons principes lorsque l'occasion se présente. Il n'y a d'ailleurs pas une bonne et une mauvaise littérature sur le vin. Les mêmes histoires sur ses bienfaits et sur ses crimes ont cours dans les livres sérieux et dans le répertoire comique. Une anecdote, à ce propos, est répétée dans tous les textes, à partir du *Traicté de la nature du vin* de Vincent Textor, jusqu'aux romans burlesques, celle qui relate la mort de George

32. Ch. Sorel, *Histoire comique de Francion, Romanciers du XVIIe siècle cit.*, pp. 193-194.

33. *Ibidem*, p. 164.

Plantagenet duc de Clarence, qui, «condamné à telle mort qu'il lui plairait», choisit d'être noyé dans un tonneau de malvoisie. Nous la retrouvons chez Sorel et chez Dassoucy³⁴.

Le thème de la mort liée à l'ivresse, très présent chez les auteurs burlesques, traverse singulièrement celui de la dépendance alcoolique chez l'enfant. Scarron décrit Ragotin «mort-yvre» à plusieurs reprises, il le fait boire dans une hôtellerie où se tient une veillée funèbre³⁵, le fait tomber d'un mulet et l'abandonne nu et inanimé, le long d'un chemin de campagne. L'évanouissement est un ressort puissant et macabre du rire, car il permet de faire suivre à des cuites mémorables, des réveils surprenants. Il est toutefois intéressant de remarquer que l'ivresse ne frappe pas simplement les hommes petits, les nains et les singes, mais se présente aux enfants sous forme d'exemples détestables ou de pratiques dangereuses. Le page de Tristan fait les frais de sa sobriété comme celui de Dassoucy est victime de son assuétude. La boisson est un jeu mortel à n'importe quel âge: elle fait sombrer dans l'inconscience et crée une telle dépendance toxicologique que la privation de vin pur peut devenir intolérable. Le témoignage qui va suivre est sans doute exceptionnel, et mérite d'être signalé dans les annales de l'alcoolologie.

Dassoucy, avec sa petite compagnie d'artistes ambulants, se trouve confronté aux problèmes habituels de la gourmandise et à un cas d'intoxication alcoolique. Les jeunes chanteurs qui l'accompagnent, Valentin et Pierrotin, sont des enfants qui n'ont pas encore mué et font donc l'objet de soins et d'une surveillance particulièrement attentive. Valentin aime le «rossoly» une eau-de-vie sucrée et aromatisée avec infusion de fleurs et d'épices, dont il ne fait pas apparemment une consommation

34. V. Textor, *Traicté de la nature du vin et de l'abus tant d'iceluy que des autres breuvages, par le vice de l'yvrongnerie*, Lyon, Gabriel Cartier, 1604, p. 179; Ch. Sorel, *op. cit.*, p. 318; Dassoucy, *op. cit.*, p. 20.

35. Scarron, *op. cit.*, p. 697.

excessive. Fils d'un ivrogne, à treize ans, Pierrotin est un jeune alcoolique. Sa voix est merveilleuse, et son vice n'est peut-être pas étranger à sa profession. Avec eux, il y a un valet «mangeant comme quatre», chargé de servir et de surveiller le ménage. La direction de cette troupe pose de continuel problèmes à Dassoucy que le vice du jeu pousse d'ailleurs à fréquenter des cabarets et des tripots. Dans les *Vers burlesques à Son Altesse Royale, Madame la Duchesse de Savoye*, Dassoucy n'avait pas manqué de souligner sa lourde charge et ses responsabilités:

J'ay grace à Dieu cent francs ou plus,
Item, suivant mon inventaire,
Un page qui vaut mille francs,
Plus un valet qui ne boit guere,
S'il n'a vin fort, & dont les dens,
Font souvent peur à la rapière³⁶

Dans les *Aventures*, ce n'est pas le valet mais Pierrotin qui «boit comme six», toujours du vin «pur». Toutes les tentatives du poète de le morigéner, en lui imposant de «l'eau rougie», échouent. Son vice est irrépessible. Enfermé à clef à la maison, il loue les services du garçon d'un cabaretier, et à l'aide d'une paille, introduite dans le trou de la serrure, il siffle verre sur verre³⁷. Remis en liberté il recommence à boire. Il passe son temps au cabaret, et devant les continuelles admonestations de son maître, décide de l'assassiner. Comment? Evidemment en empoisonnant son vin. Dassoucy, averti par son valet, déjoue la

36. Dassoucy, *Vers burlesques à son Altesse Royale, madame la Duchesse de Savoye, Poésies et lettres de Mr. Dassoucy*, Paris, Loyson, 1653, p. 120.

37. Dassoucy, *Aventures burlesques. cit.*, p. 250. Barbara Piqué a avancé que la source de ce passage pourrait être *La vida de Lazarillo de Tormes (Le «Aventures» di Dassoucy fra romanzo e autobiografia, cit.*, p. 117). Lazarillo, comme Pierrotin, s'adonne habituellement au vin: «Yo, como estaba hecho al vino, moria por el» (*La vida de Lazarillo de Tormes, La novela picaresca española*, Madrid, Aguilar, 1968, p. 87).

tentative de meurtre: d'abord il le met en confiance, l'amenant «dans tous les cabarets de Thurin», puis l'oblige à partager son breuvage «mortel», enfin il lui demande de s'expliquer. «Il me répondit ... qu'il ne pouvoit se résoudre à boire de l'eau rougie, et qu'il aimoit autant mourir que vivre dans cette austérité; et qu'enfin il me suploït de ne plus baptiser son vin»³⁸.

Si le XVII^e siècle est unanime à condamner l'abus de l'alcool, c'est toujours d'un point de vue moral et au vu de ses effets, car il ignore aussi bien la composition chimique du vin que les phénomènes psychologiques et physiologiques de la dépendance. Dans ce contexte, cette anecdote est particulièrement intéressante. Pierrotin, alcoolique en état de manque, conçoit un projet monstrueux et tente d'empoisonner son maître avec le même vin dont il est privé; Dassoucy déjoue cette manœuvre en remplaçant par du sucre candy et du réglisse l'arsenic et l'antimoine. Il offre donc un vin «doux et piquant, très agréable et très nourrissant» à son page pour lequel toute liqueur représente au fond un poison. Dans le combat qui les oppose, on devine des motivations cachées. L'ivresse ne fait-elle pas apparaître chez l'enfant la laideur de l'adulte, et, chez le jeune chanteur, la voix grosse, empâtée, enrouée qui marque la fin de son talent? Ne rend-elle obscène, violente, dangereuse une créature aux talents merveilleux? Pour injustes qu'aient été les accusations de pédérastie lancées contre Dassoucy, elles s'éclaircissent d'un jour nouveau, dans cet épisode. Le dégoût de la femme qui boit et celui que provoque un très jeune ivrogne sont étroitement apparentés et sexuellement troublants.

Oublié par les historiens qui ignorent la consommation précoce et la teneur en alcool des vins dans l'ancien régime, négligé dans les sources médicales, sinon sous forme détournée, l'enfant alcoolique semble relever de la pathologie seulement dans la littérature burlesque. Il connaît dans le singe ou les nains – Rago-

38. Dassoucy, *Aventures burlesques*, cit., p. 337.

tin, Anselme, le «nouvel Esope» – une sorte de doublure, capable d’assumer ce vice avec effronterie. Son originalité réside dans l’absence d’arrière-pensées et de roublardise, dans la candeur totale et folle d’une victime prête à tuer pour étancher sa soif. La conclusion de cette affaire est conforme à ses prémisses. Déjoué dans ses desseins meurtriers, sans être corrigé, Pierrotin finira par avoir gain de cause. Le secret lui garantira l’impunité totale. L’ivrognerie «professionnelle» des jeunes chanteurs est ainsi absoute et pardonnée³⁹.

Tristan l’a bien montré en empoisonnant son page au cours d’une «petite et innocente débauche»: le discours romanesque sert de mise en garde pour prévenir l’ivresse, à n’importe quel âge, dans un but éducatif qui n’est pourtant pas moralisateur. À l’opposé du page triste et exilé, Pierrotin, artiste ambulant, ne cesse de revendiquer sa liberté et il n’en finira jamais de boire. Le vin, avec ses effets pervers, irréparables, incoercibles, fait l’objet d’une réflexion parfaitement ambiguë. Il n’en reste pas moins que seule la littérature burlesque aborde, au XVII^e siècle, l’étude sociale des toxicomanies. Assimilé d’un côté aux aliments, de l’autre aux poisons, le vin représente une tentation dans laquelle l’on s’engouffre comme dans un cercle vicieux. Pourquoi exerce-t-il une fascination si profonde? Est-ce qu’il refoule chez l’enfant la morale ou parce qu’il l’en libère? Disons plutôt que l’ivresse tord l’homme comme le rire, et le rire agit comme un dissolvant de la morale et du bon sens, quitte à laisser, le lendemain, chacun libre de ses choix. C’est sans doute pour cette raison, que les auteurs comiques formulent une vision absolument originale des régimes où la valeur des aliments découle des comportements nutritifs et ceux-ci des pulsions individuelles. Le vin embrasse tous les contraires, il est à la fois

39. «sans la pinte les Musiciens ne sauroient chanter», Dassoucy, *op. cit.*, p. 217. D’après des sources d’archives citées par Barbara Piqué (*Le «Aventures» di Dassoucy fra romanzo e autobiografia, cit.*, p. 117), Pierrotin aurait continué à boire, à Rome, après sa castration.

euphorisant et assoupissant, un poison et son antidote. Toute histoire de l'alcoolisme, soucieuse d'en rétablir les motivations refoulées, doit se mesurer avec de tels récits qui rendent une liberté souveraine aux sujets et aux objets de la consommation. Contre le discours purement répressif des médecins et des pédagogues, contre les articles de loi et les cas de conscience qui encadrent les transgressions, le roman burlesque prêche le régime du désir et ses effets contradictoires, et finit par éclairer, dans la France du XVII^e siècle, une boulimie angoissante doublée par un ascétisme impossible.

Alberto Capatti